

Des étrangers écrivent sur la Suisse : regards sur la Suisse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **16 (1989)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des étrangers écrivent sur la Suisse

Regards sur la Suisse

Dans le présent «Forum», cinq auteurs originaires de cinq pays différents écrivent sur la Suisse. Il s'agit d'articles très différents – quant au fond et quant à la forme – qui ont d'ailleurs été écrits à des occasions différentes aussi. C'est précisément ce qui leur donne, nous semble-t-il, un intérêt particulier.

Le choix des auteurs n'a pas été fait au hasard. Il doit nous intéresser de savoir ce qu'un journaliste – donc un «faiseur d'opinion» – du Tiers monde pense de notre pays. Ou comment des rédacteurs en chef d'un pays de la Communauté européenne (CE) et d'un pays neutre désireux d'adhérer à la CE jugent la situation de la Suisse face au processus d'intégration européenne. L'image que se fait de la Suisse un écrivain venant du pays dans lequel vivent un quart environ des Suissesses et Suisses de l'étranger ne laissera sans doute personne indifférent non plus. Le regard que jette sur notre pays un rédacteur étranger originaire d'un pays de l'Est qui se trouve en plein processus de réformes profondes est particulièrement intéressant.

Voici quels sont les auteurs: le Brésilien Gideon Rosa s'est fait un nom dans son pays comme journaliste de la télévision et de la presse écrite; il travaille notamment pour «A tarde», «Jornal de Bahia» et la station de télévision «TV Manchete». L'Allemand de l'Ouest Jürgen Engert est rédacteur en chef de l'émetteur «Sender Freies Berlin», l'Autrichien Peter M. Lingens, ancien rédacteur en chef, ancien éditeur et chroniqueur de «Profil» à Vienne et le Français Lionel Richard, critique d'art et écrivain à Paris. – Le Hongrois József Martin a fait un voyage en Suisse sur l'invitation de la «Neue Zürcher Zeitung»; il est rédacteur pour l'étranger du quotidien de Budapest «Magyar Nemzet».

JM

La Suisse – vue de Paris

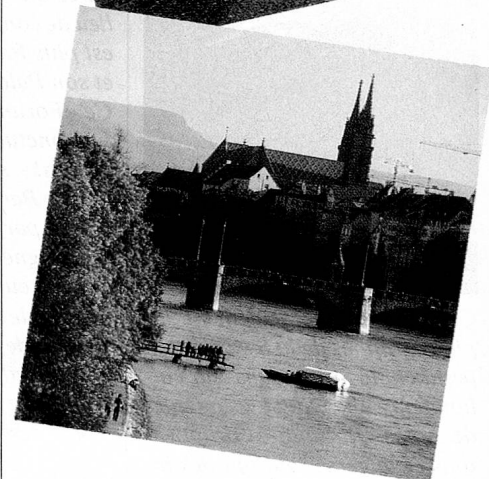
Les clichés ont la vie dure. Diverses formes de communication sociale les stabilisent: les cartes postales, la publicité touristique, les reportages dans les magazines illustrés. D'un bout à l'autre de la planète, la Suisse est ainsi marquée dans sa réalité la plus élémentaire, c'est-à-dire dans son existence géographique, par une représentation parfaitement cadrée: c'est un pays de montagnes. L'évocation symbolique de la Suisse est presque impossible à imaginer, dirait-on, sans un éternel fond de montagnes. L'écrivain américain Gertrude Stein en était si persuadée par les images répandues aux Etats-Unis que, découvrant de ses propres yeux les paysages helvétiques, elle fut déçue de ne pas trouver d'immenses montagnes absolument partout!

Pays de montagnes, donc de sports d'hiver: telle est d'abord, je crois, l'idée que se font également de la Suisse la plupart des Français. Et voilà qui implique, bien sûr, toute une série d'autres schémas. Les villes en arrivent à être tenues pour mineures, le prolétariat suisse inexistant, et la mentalité de la population suisse pour essentiellement paysanne. Alpages et alpinisme, verdure et neige, laitages et chocolat! Les romans de Ra-

muz (Aline, La grande peur dans la montagne, Derborence), le seul écrivain perçu comme vraiment suisse qui soit un peu connu en France, renforcent cette vision. Mais aussi, plus fortement, la presse quotidienne: à de rares exceptions près, aucune information sur la vie dans la Confédération Helvétique. Apparemment, seules les réunions internationales à Genève ou quelque scandale financier rattachent la Suisse au reste du monde. Autrement, il semble ne rien s'y passer.

La Suisse est pourtant variée. C'est même, administrativement et culturellement, sa spécificité. Le mythe montagnard, né au XIX^e siècle, ne vaut à la rigueur que pour un quart du pays. Manque de curiosité du public français? Absence d'intérêt de la part de ceux qui se chargent de le documenter? Ces deux raisons ne sont pas à rejeter. La connaissance de l'étranger n'est pas un point fort des préoccupations françaises, et depuis longtemps. D'ailleurs la réputation des Français, statistiquement vérifiée, est de ne pas beaucoup voyager, d'être mauvais en géographie et peu familiers des langues étrangères.

Mais il faut se demander plutôt si, en dehors



Les clichés de la Suisse touristique: paysages idylliques, monde alpestre grandiose, agriculture folklorique et villes pleines de charme. Le Lavaux au bord du lac Léman, région d'Aletsch en Valais, désalpe dans le canton d'Appenzell, Bâle avec la «Mittlere Brücke» sur le Rhin. (Photos: ONST)



de ses installations touristiques et les cofres-forts de ses banques, la Suisse a quelque chose à offrir aux autres nations. Elle a quatre langues et quatre cultures, en effet. Et que voit-on? Les représentants les plus talentueux des trois cultures qui comptent se tourner respectivement, ou lorgner, vers la République Fédérale d'Allemagne, la France et l'Italie. A ce point que l'identité suisse de beaucoup n'est plus qu'un alibi, dans les brochures de propagande, à la prétendue vitalité créatrice de la Confédération Helvétique!

Vues de France, les subtilités du pluralisme culturel entretenu par l'Etat suisse ne sont pas très saisissables. Les seules maisons d'édition suisses convenablement diffusées dans les librairies françaises sont l'Age d'Homme, l'Aire et Zoé. Pour le reste, c'est à peu près l'inconnu. Il en résulte que les naïfs ne voient pas de différence entre les écrivains suisses Jean-Luc Benoziglio, Jacques Chessex, Claude Delarue, Yves Laplace, Robert Pinget, et les écrivains français Yves Berger, Michel Butor ou Bernard Noël: leurs éditeurs sont les mêmes, ils sont parisiens. Le cas serait particulier pour les natifs de Suisse allemande? Mais pas du tout: Dürrenmatt, Frisch, Hohl ou Robert Walser ne sont pas traduits du «suisse», ils le sont de l'allemand tout comme Böll ou Martin Walser. Impossible de distinguer! Et la Suisse Alice Ceresa? Elle est traduite de l'italien de même qu'Elsa Morante, et d'ailleurs elle vit à Rome.

Le pluralisme culturel de la Suisse apparaît donc de l'extérieur comme assez artificiel. En réalité, la Suisse donne l'impression d'être incapable de l'assumer. D'une culture

à l'autre, peu de communication et d'interpénétration parce que les structures sont insuffisantes. Pour la littérature, le lien le plus efficace est l'officielle Fondation Pro Helvetia, mais elle ne peut être qu'un stimulant par ses subventions. La logique voudrait qu'un auteur suisse fût publié simultanément ou presque dans les langues officielles de la Confédération. Comme éditeur, Bertil Galland avait orienté son programme dans cette direction: il a échoué. Actuellement, des écrivains classiques de la littérature suisse comme Charles-Albert Cingria et Ramuz sont à peine accessibles en allemand pour les lecteurs de Suisse alémanique, et l'inverse vaut pour Robert Walser, Ludwig Hohl et Adrien Turel, longtemps peu disponibles en français.

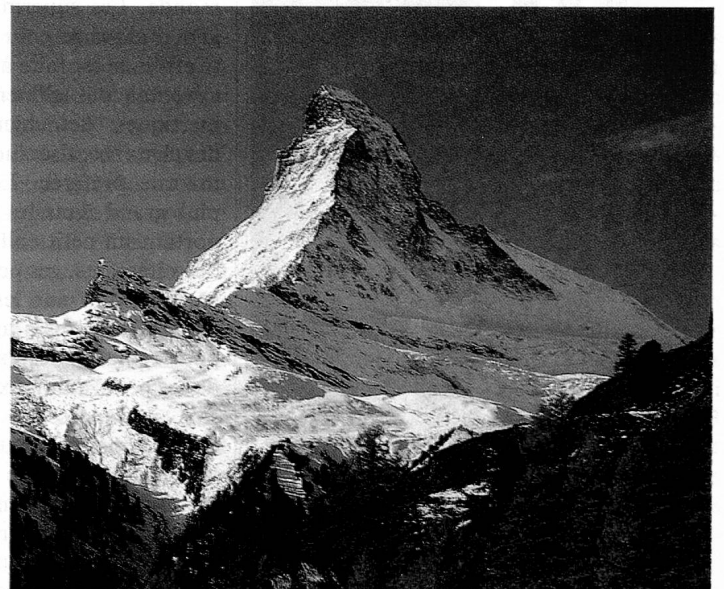
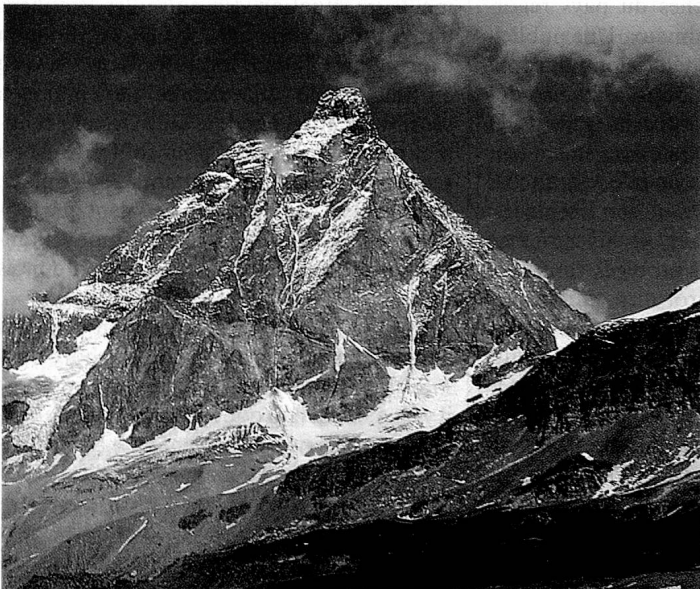
Un exemple de cet étonnant cloisonnement a été donné en 1986 avec l'exposition à Lausanne consacrée à «La Suisse romande entre les deux guerres». Passionnante exposition et fastueux catalogue! Mais pourquoi ne pas avoir justement regroupé l'ensemble de la Confédération? Car ce qui est apparu clairement dans cette exposition, c'est que la Suisse romande, en tous domaines, a mis à l'écart les tendances modernes, du cubisme et du constructivisme en peinture au surréalisme en littérature. Fut-ce la voie choisie également en Suisse alémanique? La question méritait d'être envisagée. D'autant que des passerelles ont existé de Zurich et Berne à Genève et Lausanne: le groupe Allianz a compté ainsi des «alémaniques» comme Max Bill, Richard Lohse, Max von Moos, mais aussi Camille Graeser, citoyen de Carouge.

En novembre 1968, à l'initiative d'un grou-

pe d'étudiants, avait lieu à Fribourg une rencontre d'une centaine d'écrivains, critiques, éditeurs originaires de toute la Suisse. A cette occasion, Henri Giordan exprima son étonnement dans le Journal de Genève: «J'avoue avoir été effaré d'apprendre que tel critique romand de premier plan n'avait jamais rencontré tel auteur alémanique important, mais surtout n'avait jamais lu ses œuvres.» Aujourd'hui, ces lignes pourraient sans doute être écrites dans les mêmes termes. L'exposition de 1986 à Lausanne en donne, en tout cas, l'impression.

Le magazine Passages/Passagen, publié en français et en allemand par la Fondation Pro Helvetia, cherche manifestement à changer cette image d'une Suisse conformiste et à convaincre ses lecteurs, depuis son premier numéro de 1985, que la Suisse est au contraire un pays où la culture est dynamique, polémique. C'est ce que veut montrer aussi, semble-t-il, le nouveau Centre culturel suisse à Paris. Le chemin risque d'être long. Car non seulement les clichés ne peuvent être déracinés du jour au lendemain, mais au fil des années les quelques aspects positifs que pouvait présenter l'image de la Suisse en France se sont dégradés. La Suisse bien propre est largement infestée par le SIDA: il y a donc là une faille. Quant à la démocratie parfaite que des générations d'étudiants ont apprise sur son modèle, les transferts de capitaux et les affaires véreuses à la manière Chaumet lui ont donné l'allure d'un fruit blet.

Tant de Suisses ont choisi de vivre à Paris, de Cendrars à Giacometti et Le Corbusier, que ce ne saurait être sans raison. Cette raison, ils l'ont tous dite: s'ils étaient restés en



C'est l'angle de vue qui est déterminant, car tout peut être regardé de deux côtés au moins... Le Cervin vu d'Italie (à gauche) et de Suisse. (Photos: Rolf A. Stähli)



Suisse, ils auraient été paralysés dans leur élan créateur. Bien sûr, tous les artistes n'ont pas quitté la Suisse. Mais les Suisses émigrés donnent beaucoup de force à une image qui synthétise en elle toutes les autres et toute la Suisse: l'image d'un pays castrateur. Ainsi Claude Delarue n'a-t-il pas hésité

à écrire dans le Journal de Genève, en 1983, que la Suisse lui faisait peur, une «peur métaphysique», et que l'ordre apparent qui règne sur l'imaginaire de ce pays avait engendré dans son subconscient «une sourde terreur, un malaise, une pesanteur presque insupportables».

Lionel Richard, Paris

Impressions d'un pays riche

Pour moi, Zurich est vraiment la plus belle ville d'Europe. Ce qui me plaît, ce sont ces jeunes couples bien habillés – que l'on rencontre par beau temps sur la promenade du bord du lac – qui déambulent apparemment sans soucis. C'est aussi l'aspect de la métropole économique de la Suisse, même si ceux qui y vivent se plaignent du trafic excessif au centre de la ville. J'apprécie enfin beaucoup le fait de pouvoir sans risque rentrer chez soi à pied à deux heures du matin après avoir passé la soirée chez des amis. Celui qui a essayé une fois de faire la même chose à Rio sait de quoi je veux parler. Par comparaison avec Londres, Paris ou Rome, les villes suisses paraissent particulièrement paisibles, et cela pas seulement à cause de leur propreté presque légendaire. Ce qui va de soi pour beaucoup de gens de ce pays – par exemple

l'eau propre qui jaillit des nombreuses fontaines – moi, qui vis dans le tiers monde, je le redécouvre.

Quand on se promène dans les rues de villes suisses, il est bien rare que l'on rencontre des gens à la mine réjouie. Souvent, la plupart des visages des gens trahissent la tristesse et la solitude. Dans ce pays opulent, ce ne sont pas seulement les personnes âgées qui semblent souffrir de la solitude, mais aussi les jeunes. Même dans les journaux réputés sérieux, on trouve des colonnes entières de petites annonces qui nous surprennent, nous autres Brésiliens: des annonces de gens qui cherchent à nouer des contacts avec la femme ou l'homme de leur vie. Dans la plupart des kiosques, on trouve des revues érotiques ou pornographiques qui, chose étonnante, n'ont l'air de gêner ni les passants, ni ceux qui les feuilletent.

En Suisse, on a manifestement une prédilection pour les chiens et les chats, si possible de race pure. Le luxe dont on entoure ces animaux bien-aimés est profondément choquant pour toute personne venant du tiers monde. Les supermarchés du pays regorgent d'aliments pour animaux. Une publicité effrénée est faite à la télévision pour tout l'éventail des aliments pour animaux domestiques: des chiens superintelligents et des chats aseptisés indiquent bravement leur marque préférée. Le scandale est encore plus grand dans les rues et sur les places: portant un petit collier et, en hiver, même des vêtements, ces petits protégés vont faire leurs besoins sur les trottoirs et dans les parcs. De temps à autre, on fait une halte pour ramasser les excréments odoriférants de ces petits animaux. Le matin, à midi et le soir, une masse de propriétaires de chien bien équipés quittent leur maison pour suivre leur quadrupède. Il paraît que les petits n'aboient pas et ne mordent pas.

Les Suisses savent remarquablement bien les langues. Presque tout le monde parle l'anglais; les personnes qui maîtrisent en outre parfaitement le français, l'italien et l'espagnol ne sont pas rares. Il convient de relever

spécialement les divers dialectes cantonaux ainsi que le romanche, qui lutte pour sa survie face au dialecte suisse allemand. Alors qu'en Suisse romande et en Suisse italienne, la langue parlée et la langue écrite sont à peu près identiques, la Suisse alémanique souffre du fait que sa langue courante ne peut pas ainsi être écrite et imprimée. Les journaux paraissent en bon allemand. Ce qui ne veut pas dire que les Allemands s'entendent particulièrement bien avec les Suisses allemands, et réciproquement. Lorsque cela se révèle nécessaire, ceux-ci se donnent la peine de parler le bon allemand avec leurs voisins germaniques, tout en laissant parfois entrevoir un certain mépris pour cette langue. En effet, alors que le Suisse alémanique comprend l'Allemand sans problème, celui-ci ne sait pratiquement pas que faire avec les divers dialectes helvétiques...

Si les Allemands regardent peut-être encore avec une certaine envie le cours élevé du franc, pour nous, Brésiliens, le pouvoir d'achat de la monnaie suisse est presque incroyable, même dans son propre pays. Peu après mon arrivée à Zurich déjà, j'ai constaté que les Suisses peuvent remplir le réservoir de leur voiture avec la contre-valeur de trois heures de travail au maximum. En voyant cela, un Brésilien passionné de voitures n'en revient pas. En effet, pour s'offrir le luxe de faire le plein, il doit payer plus de la moitié du salaire minimum fixé par l'Etat, qui s'élève à 65 francs environ. Et quand on songe qu'au Brésil une personne qui fait partie des classes moyennes gagne (si elle a beaucoup de chance) deux ou trois fois le salaire minimum, on en déduit évidemment que les Suisses se trouvent dans une bien meilleure situation. En outre, les Brésiliens doivent s'accommoder d'un taux d'inflation exorbitant. Pendant les six mois où j'ai vécu en Suisse, une seule denrée alimentaire, a sensiblement renchéri: le lait. De cinq centimes par litre en tout et pour tout. «C'est un scandale», disent les habitants de la Suisse. S'ils vivaient au Brésil, ils sauraient que le litre de lait payé aujourd'hui un franc septante-cinq coûtera deux francs à la fin du mois déjà.

A ce sujet, il semble que l'argent est aussi abondant en Suisse que le sable au bord de la mer. Personne ne sait exactement combien il y en a. Il est vrai que les Suisses ont de l'argent, mais ils ne le montrent pas. La majorité des gens croit naïvement – et je dirai qu'en cela aussi, la clairvoyance n'est pas supérieure à la moyenne – que la stabilité et la prospérité que connaît actuellement la Suisse sont le fruit du travail acharné de la population. Cette majorité ne pense pas un seul instant à l'afflux en Suisse de milliards de



L'exactitude des trains suisses: un phénomène étonnant pour beaucoup d'étrangers. (Photo: Keystone)



dollars en provenance d'autres pays, notamment de pays du tiers monde.

A part cela, l'étincelle de la contestation jaillit de temps en temps parmi les étudiants et les jeunes, qui protestent contre une politique de l'environnement qu'ils jugent insuffisante ou contre une politique d'asile trop rigoureuse, qui va si loin que des gens ayant vécu en Suisse pendant presque deux décennies sont renvoyés chez eux. Pour manifester leur mécontentement, quelques jeunes ont récemment brûlé leur passeport en public. Si cette manifestation peut, à première vue, paraître courageuse, elle n'a finalement qu'un caractère symbolique. En effet, le jour où ces manifestants ont de nouveau envie de partir en voyage, ils commandent tout simplement un nouveau passeport, sans devoir craindre la moindre représaille.

Même si l'immense majorité des Suisses n'ont pas de soucis d'argent et bénéficient d'un niveau de vie élevé, ils ne paraissent pas particulièrement contents de leur sort. Il faut les comprendre. Pendant de longs mois, il pleut, le ciel reste couvert; puis viennent les mois d'hiver avec le froid et la neige. A ce moment-là, les Suisses se mettent à rêver des tropiques. Ils deviennent mélancoliques et se réfugient dans leurs bureaux pendant cette période de grisaille. Ils se jettent dans leur travail, apparemment avec un élan incroyable. Mais en y regardant de plus près, on constate que cet élan n'est rien d'autre que l'expression du stress qu'ils ont eux-mêmes choisi de s'imposer. En d'autres mots: comme beaucoup de Suisses ne connaissent pas de problèmes essentiels, ils se créent leur propre défi dans le travail de tous les jours. Il est aisé de constater cela dans les nombreux magasins. Bien que ceux-ci soient souvent vides, les vendeurs qui s'y trouvent affectent un air tendu, comme si la période astreignante des ventes de Noël avait déjà commencé.

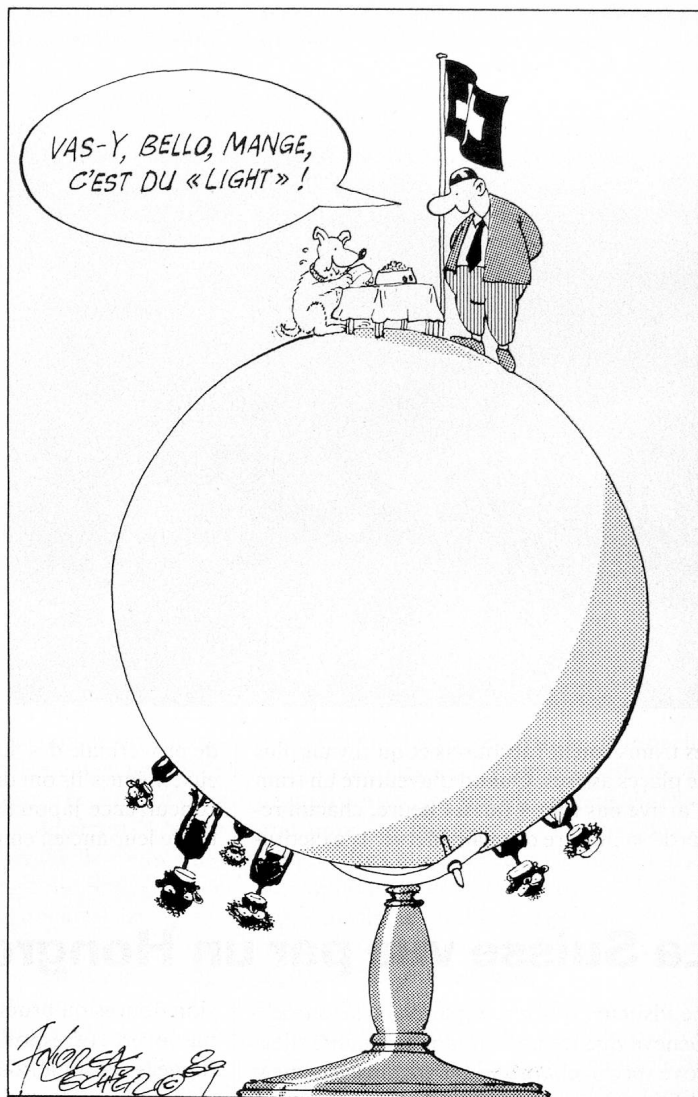
Celui qui veut échapper à ce climat part en voyage. Notamment les jeunes apprécient de pouvoir travailler quelques mois par an et mettre de l'argent de côté pour ensuite prendre de nouveau l'avion. De préférence pour les pays du tiers monde, où ils vivent pendant quelque temps comme des rois, pour rentrer ensuite en Suisse – qui est un pays sûr et tranquille – où ils se déclarent choqués par l'extrême pauvreté qu'ils ont vue. La plupart d'entre eux ne se sentent nullement responsables de la pauvreté dans les pays exotiques. A leur avis, ce sont bien plutôt les habitants du tiers monde qui, primo, sont trop paresseux pour travailler, secundo, ont trop d'enfants et, surtout, préfèrent d'interminables

bles fêtes à une vie de tous les jours bien réglée...

Que tous ceux qui croient que ces jeunes qui aiment les voyages gagnent de l'argent en faisant d'humbles travaux se détrompent. En effet, on laisse aux étrangers les travaux salissants tels que le ramassage des ordures et le lavage de la vaisselle. Pendant les années de haute conjoncture, les Suisses ont tout d'abord fait venir dans leur pays des Italiens, suivis un peu plus tard par des Espagnols. Aujourd'hui, les Portugais jouissent d'une faveur croissante. «La main-d'œuvre portugaise vaut son prix», m'a-t-on dit; «ils ne rouspètent jamais». Pour nous, Brésiliens, il est tout simplement choquant de se trouver en Suisse en face de nos anciens tyrans. Que sont donc devenus les colonisateurs d'antan, les dominateurs des mers et du Brésil? Choisis dans leur propre pays par des représentants de la Suisse, ils s'engagent pour neuf mois par an comme

saisonniers en Suisse. (La vengeance des dieux brésiliens est cruelle!) Que ce soit pour entretenir les routes, paver les chemins ou nettoyer les tables des restaurants, les travailleurs appliqués que sont les Portugais sont appréciés de tous. Détail piquant de cette forme moderne de l'esclavage: les travailleurs étrangers travaillent toujours sous la surveillance d'un chef suisse.

Ce qui fonctionne admirablement bien en Suisse, ce sont les transports publics. Les trains Intercity ainsi que les trams urbains circulent avec une ponctualité étonnante. Si l'heure de départ du train est fixée à 07.03 heures, celui-ci part effectivement à sept heures et trois minutes. Et que dire des trams! A la cadence d'une rame toutes les cinq à douze minutes, ils transportent chaque jour des dizaines de milliers de passagers à travers la ville. Et malgré cela, des voix s'élèvent déjà pour demander qu'il y ait davantage de trams, que les intervalles entre





*Pour le Brésilien
Gideon Rosa, c'est
la plus belle ville
d'Europe: Zurich.
(Photoswissair)*

les trams soient raccourcis et qu'il y ait plus de places assises. Quand d'aventure un tram n'arrive pas tout à fait à l'heure, chacun regarde sa montre d'un air énervé. L'exactitu-

de proverbiale des Suisses est restée innée en eux, même s'ils ont dû entre-temps céder à la concurrence japonaise une importante partie de leur ancien empire horloger.

La presse helvétique fait fréquemment «l'éloge» du Brésil. Ses thèmes préférés sont l'incapacité de nos autorités administratives, la misère dans les favelas et le carnaval. Dans la conscience de beaucoup de gens, le Brésil est un pays lointain où d'innombrables belles descendantes et beaux descendants d'esclaves africains ne font rien d'autre que de s'adonner à longueur de journée aux rites exotiques du candomblé. C'est ainsi du moins que toutes les télévisions et radios du monde décrivent ce pays tropical dans leurs reportages, qui ne serait encore qu'une vulgaire république bananière. De même qu'en Suisse on donne souvent une image fautive du Brésil (sexe, soleil et plages au bord de la mer), beaucoup de Brésiliens croient que la vie en Suisse est une pure partie de plaisir. Je mets ici en garde tous ceux qui s'imaginent que ce coin de terre de 42 000 kilomètres carrés – que les clichés décrivent comme étant le pays du fromage, du chocolat et des banques – est tout simplement le paradis. En effet, coincé entre l'Autriche et la Suisse, il existe un pays encore beaucoup plus petit qui s'appelle le Liechtenstein. Il paraît que dans cette principauté, on ne paie pas d'impôts.

Gideon Rosa, Salvador de Bahia

La Suisse vue par un Hongrois

Le visiteur, qui n'a auparavant séjourné à Genève que de loin en loin en qualité d'envoyé spécial chargé de couvrir un événement politique, a pu cette fois-ci se rendre compte à chaque pas que dans ce pays qui est petit même si on le compare à la Hongrie – la superficie de la Suisse représente approximativement la moitié de celle de la Hongrie – les citoyens se sentent bien chez eux et se comportent en propriétaires. Or, le fait que le système politique appelé «socialisme» a diminué ou même détruit le sens de la propriété chez les gens et qu'au cours de ces décennies les fortunes petites ou grandes ont été anéanties constitue précisément l'une des préoccupations majeures des gouvernements des pays de l'Est. Le visiteur qui arrive de Hongrie se demande sur quoi se fondent les sentiments qui permettent aux Suisses de se sentir tout à fait chez soi dans un pays où presque rien n'est semblable et où il y a différentes langues et confessions.

Pour une personne originaire d'un pays de l'Est, c'est aussi une expérience unique que de voir plusieurs langues coexister pacifiquement; car elle ne sait que trop bien que dans son propre pays, la discrimination linguistique et ethnique, les formes d'oppres-

sion douces ou brutales et le génocide caché ou ouvert correspondent à une vieille tradition et existent aujourd'hui encore.

Les Suisses valent mieux que leur réputation

Dans l'optique d'une personne originaire d'un pays de l'Est, les affirmations telles que «Le racisme au quotidien» que l'on peut lire comme titres dans certains journaux régionaux suisses paraissent bien exagérées. En Hongrie, il y a actuellement quelque 20 000 réfugiés de Transylvanie, hongrois pour la plupart, et l'on se pose parfois avec angoisse la question: que se passerait-il si une masse importante de réfugiés franchissaient la frontière? Il faut dire que cette question est en rapport avec la crise économique que traverse notre pays; en examinant les statistiques suisses, je me suis cependant demandé ce qui se passerait dans d'autres pays si un sixième de la population était étrangère. Cette diversité que l'on rencontre en Suisse est-elle aussi remarquable, tout comme la paix qui règne entre les diverses régions du pays. Je sais bien que cet état de fait est lié à la situation économique. La Suisse est l'un des pays les plus riches du monde; avec 25 000 dollars, le produit natio-

nal brut est environ dix fois plus élevé qu'en Hongrie. Au vu de la tolérance linguistique et de la disponibilité à accueillir des étrangers, je ne pensais cependant pas aux conditions matérielles; je me demandais avant tout si la réalité ne vaut pas mieux que l'opinion que les Suisses ont d'eux-mêmes, et si l'idée selon laquelle «les Suisses se méfient des étrangers» n'est pas une pure invention.

La démocratie directe

La mentalité qui règne dans les pays de l'Est est très éloignée du principal facteur d'unité de la Suisse, qui est la démocratie directe, avec son système génial de l'autonomie locale. C'est uniquement par la sauvegarde démocratique des intérêts locaux dans la vie de tous les jours que l'on peut expliquer que les Suisses romands et les Suisses italiens n'aspirent pas à se rapprocher de la France et de l'Italie, pas plus que les Suisses allemands d'autres pays germanophones. Les penseurs politiques hongrois n'ont pas découvert hier seulement ce qui fait la force du fédéralisme suisse. Lors de la dissolution de la monarchie austro-hongroise, Oskár Jászi, l'un des meilleurs connaisseurs de la question des na-



tionalités, a repris le projet d'une Confédération du Danube préparé au 19^e siècle par Lajos Kossuth et a lancé l'idée – excellente mais jamais réalisée – d'une Suisse dans la partie orientale de l'Europe centrale. Voici ce qu'il a écrit: «L'histoire de tous les Etats fédératifs fondés sur des bases solides et imprégnés d'un vrai esprit démocratique montre qu'une telle structure a un grand pouvoir d'attraction sur les Etats voisins.» La misère qui règne dans les petits pays de l'Europe de l'Est (c'est l'expression utilisée par un autre grand penseur hongrois, István Bibó) a empêché que la confrontation des nationalismes soit remplacée par un système politique fédératif. Les raisons en sont multiples et, dans la situation actuelle, la Suisse ne pourra servir de modèle à la partie orientale de l'Europe centrale que dans un avenir très lointain.

En revanche, le système démocratique suisse tel qu'il est appliqué tous les jours peut fournir à la Hongrie d'aujourd'hui des enseignements très utiles. Depuis quelques mois, la société hongroise tente de se hisser au niveau des états de droit européens et d'introduire le pluripartisme; des discussions sont en cours sur l'élaboration d'une nouvelle constitution et sur l'institutionnalisation des votations populaires. C'est pourquoi on comprendra que nous autres, qui avons visité la Suisse, soyons fascinés par l'autonomie des cantons et par les règles complexes des votations populaires. J'ai entendu avec plaisir plusieurs interlocuteurs me déclarer que l'initiative et le référendum constituent un excellent moyen de contrôler l'exécutif et que même le législatif doit compter avec la possibilité d'une votation populaire, sorte d'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Selon eux, d'une part cela limite le pouvoir et d'autre part cela permet de repenser en tout temps les problèmes, ce qui évite que l'on adopte des solutions extrêmes. C'est pourquoi la politique

intérieure de la Suisse peut paraître un peu ennuyeuse à un observateur de l'extérieur.

Représentation des intérêts

A l'est de l'Elbe, la démocratie dans la vie de tous les jours pourrait bien être le produit d'importation le plus demandé. Deux votations populaires en Suisse me paraissent confirmer cette hypothèse. On connaît les circonstances et les arguments qui ont conduit au rejet de l'adhésion de la Suisse à l'ONU. Pour corriger un peu l'effet de cette décision, l'opulente Suisse a cependant commencé ces derniers temps à s'engager davantage à l'étranger, que ce soit à titre de médiatrice ou pour des tâches de surveillance, par exemple en Namibie. L'observateur étranger a l'impression que de plus en plus de gens souhaitent – pour des motifs d'ordre moral – que la Suisse développe encore ses bons offices, qu'elle a d'ailleurs toujours offerts. Avec les difficultés économiques auxquelles elle doit faire face, la Hongrie n'est aujourd'hui guère à même de se charger de bons offices. Cependant, une politique qui raisonnerait également en termes de morale pourrait se révéler très utile lors des changements en cours à Budapest. L'autre votation populaire qui sera riche d'enseignements est celle concernant l'initiative «Pour une Suisse sans armée», qui aura lieu à l'automne 1989. Pratiquement tous les interlocuteurs que j'ai rencontrés tiennent pour assuré que le peuple rejettera cet automne l'idée d'un pays sans armée. Il est vrai que l'importance du nombre de voix acceptantes pourrait – m'a-t-on dit – avoir une influence sur une prise en considération accrue tant de la cause des objecteurs de conscience que du souhait de certains milieux de la gauche et de pacifistes de voir diminuer les dépenses militaires. Cette manière de traiter des questions extrêmement complexes montre à l'Européen de l'Est que la démocratie directe peut

contribuer efficacement à faire valoir publiquement des intérêts divergents.

L'Europe des régions

Puisqu'il est question des différences que l'on trouve en Europe, on pourrait ajouter que l'autonomie locale telle qu'elle existe en Suisse est unique même dans les pays occidentaux. Grâce à ce système, les habitants se considèrent – comme j'ai pu le constater en maint endroit – d'abord comme citoyens de leur commune, puis du canton et ensuite seulement de la Confédération. Ce genre d'autonomie administrative ne crée pas seulement la possibilité de contacts étroits entre le citoyen et les autorités; il est également un facteur de stabilité, ce qui est instructif dans l'optique d'un Européen de l'Est. Il est normal qu'une démocratie qui repose sur des fondements aussi larges jouisse de la confiance des bailleurs de fonds. En Hongrie, l'ouverture vers la démocratie renforcera vraisemblablement la confiance du monde financier international, qui faisait jusqu'ici défaut pour des raisons compréhensibles. Pour illustrer cette affirmation, je rappellerai qu'au cours des 17 années passées, des capitaux étrangers ont été investis en Hongrie pour un montant de 300 millions de francs, alors que pour la seule année passée 800 millions l'ont été en Turquie et 1,4 milliard en Grèce. Indirectement, le système démocratique s'avère donc être aussi une espèce «d'investissement».

A un autre échelon, l'autonomie ouvre d'autres voies, qui ne sont plus une particularité suisse. Je veux parler des contacts des cantons avec l'étranger. Lors des discussions que j'ai eues en Suisse, il a par exemple été question de la coopération scientifique dans le domaine de la protection de l'environnement entre Bâle, l'Alsace et le Bade-Wurtemberg. Chez nous, c'est précisément ce genre de coopération transfrontière entre les pays de l'Est qui a beaucoup de peine à fonctionner, encore que cela serait bien nécessaire.

C'est ainsi qu'en partant du sens de la propriété, nous sommes arrivés à la coopération régionale et à l'Europe, en passant par le système de la consultation populaire et l'autonomie cantonale. Les mécanismes suisses donnent en quelque sorte à l'observateur venu d'un pays de l'Est une boussole dont les aiguilles vont, à l'intérieur du pays, dans la direction de petites collectivités s'organisant librement et, hors des frontières, dans la direction d'une Europe qui cherche à abolir les blocs et au sein de laquelle les régions dotées d'une large autonomie coopèrent entre elles. La Suisse reste en dehors de la CE, mais elle établit avec les Douze des



Des dizaines de votations communales, cantonales et fédérales par an: la démocratie dans la vie de tous les jours.

(Photo: Keystone)



La politique intérieure suisse: parfois un peu ennuyeuse aux yeux d'un Hongrois; rarement encline, en revanche, à choisir des solutions extrêmes. (Salle du Conseil national. Photo: Keystone)

contacts très étroits dans le domaine économique, ce qui est particulièrement intéressant dans l'optique hongroise: on peut, pour des raisons politiques, rejeter l'adhésion à la CE, sans empêcher pour autant une collaboration sur le plan économique. Cela n'est cependant possible que lorsqu'il s'agit d'une puissance économique telle que la Suisse. Mais même si elle ne se fait que dans une mesure restreinte et compte tenu de la situation de la Hongrie, la transposition des qualités suisses peut aider la Hongrie dans ses efforts visant à devenir un pays véritablement européen, dans l'esprit de traditions démocratiques et chrétiennes séculaires.

József Martin, Budapest

Sources

- Lionel Richard. «La Suisse - vue de Paris». Annuaire 1987 de la NSH: La Suisse et le monde. Edité par Jürg Altwegg. Editions Sauerländer, Aarau.
 - Gideon Rosa. «Impressions d'un pays riche». Tages-Anzeiger du 30 juillet 1988 (traduction du texte brésilien en allemand pour le «Tages-Anzeiger»: Marc D. Herzka)
 - József Martin. «La Suisse vue par un Hongrois».
 - Jürgen Engert. «Pas de traitement de faveur pour la Suisse». Politik und Wirtschaft, Nr. 9/1989.
 - Peter M. Lingens. «Pas de sagesse, mais de la petitesse». Politik und Wirtschaft, Nr. 9/1989. Neue Zürcher Zeitung» du 20 juillet 1989.
- Certains articles ont dû être légèrement abrégés; une partie des titres sont de la rédaction de la Revue Suisse.
- Nous remercions très sincèrement les auteurs et les éditeurs pour le droit de reproduction.

Pas de sagesse, mais de la petitesse

En renonçant à devenir membre de la CE, la Suisse galvaude la possibilité qu'elle aurait eue de participer à la construction de l'Europe de demain. Cela peut être dommageable pour elle, car la Suisse, même si elle était simplement associée à la CE, ne pourrait pas échapper aux effets de la politique européenne. Mais il est surtout dommage pour l'Europe que la Suisse se tienne à l'écart, parce que ses principes républicains, son libéralisme et son pluralisme linguistique et religieux pourraient servir de modèle à la Communauté. La Suisse se trouve, tout comme l'Autriche, au cœur de ce continent; elle était prédestinée à devenir le centre de cette nouvelle Europe, au lieu de figurer comme tache blanche sur la carte.

Mais comme les Suédois et les Autrichiens, les Suisses considèrent apparemment que leur neutralité est un bien irremplaçable, auquel ils sacrifient l'unité européenne. Personnellement, je ne partage pas cette vision des choses. Vouloir par principe se tenir à l'écart de tout conflit est à mes yeux un signe de petitesse et non de sagesse. Et le seul argument invoqué pour justifier cette attitude mesquine - le fait d'être ainsi épargné par des conflits armés - n'est pas pertinent:

comme on le sait, la Belgique neutre a été envahie sans problème par les troupes hitlériennes. Si la Suisse a été épargnée, elle le doit uniquement - cela ressort des procès-verbaux du haut commandement allemand - à sa puissance militaire et nullement à sa neutralité.

L'Europe unie de demain, c'est beaucoup plus que la somme des avantages qu'elle peut offrir sur le plan économique et sur celui de la sécurité: c'est la vision d'une Europe d'où le nationalisme serait définitivement banni (d'un avenir où l'on sera fier d'être Européen, que l'on soit d'origine suisse, allemande ou française), la vision d'une unité culturelle née de la diversité, la vision de la liberté intellectuelle et physique, la vision d'une renaissance de «l'Occident» en tant que puissance mondiale autant sur les plans économique et militaire que sur ceux de la culture et de la société.

Il me semble qu'on devrait, même et surtout en Suisse, sacrifier le cantonalisme qui a cours dans ce pays au rêve d'une Europe unie, qui est aussi vaste que l'art baroque et que l'esprit du siècle des Lumières.

Peter M. Lingens, Vienne

Pas de traitement de faveur pour la Suisse

Je ne suis pas Suisse, je suis Allemand. Et comme tel, je dirai, en modifiant un peu une phrase de Karl Kraus: «L'histoire n'est plus non plus ce qu'elle était.» En d'autres termes, celui qui la considère comme une valeur immuable et qui méconnaît que son propre est d'évoluer, ne pourra pas comprendre l'événement historique que constitue la création en Europe d'un marché intérieur commun, avec toutes les conséquences politiques que cela comporte. Une dynamique s'est mise en marche, entraînée par une idée très ancienne, sans cesse renouvelée, et qui est devenue aujourd'hui un grand dessein. Comme petit pays, la Suisse sera beaucoup trop touchée pour pouvoir prétendre jouer un rôle spécial.

Placée devant le dilemme: devenir membre à part entière de la CE ou s'isoler de celle-ci, elle essaie de faire de nécessité vertu. Elle aimerait maintenir sa «capacité d'intégration dans l'Europe». Cela ressemble un peu à un certificat d'aptitude à la procréation. Je pourrais, si je voulais, mais je ne veux pas.

Ou pas encore. Et pourtant les objectifs politiques et économiques de la Suisse et de la CE sont quasiment les mêmes.

Les Suisses seront-ils un jour des Européens de deuxième catégorie? N'auront-ils plus besoin de se préoccuper de la «surpopulation étrangère» parce que, de toute façon, plus personne ne cherchera à obtenir leur passeport? Comme je suis Allemand et non pas Suisse, je souhaiterais que le design suisse de la démocratie marque l'aménagement intérieur de la maison européenne.

Chers Suisses, faites un bon usage de vos moyens. Ne comptez pas sur un traitement de faveur. Mais ma prière sera sans doute vaine. Chez nous, il y a même beaucoup de personnes qui souhaiteraient que l'Allemagne retrouve ses frontières de 1937. Hisser le drapeau européen au Saint-Gothard? Le Liechtenstein aussi, c'est bien beau. Sans doute. Seulement, cela ne répond pas aux besoins de la Suisse.

Jürgen Engert, Berlin-Ouest